

L'EMPEREUR AUX YEUX DE CHAT

Le seul portrait vraisemblablement contemporain de Gengis-khan se trouve actuellement au Musée historique de Pékin, dans une collection de peintures anciennes représentant les empereurs Yuan, la dynastie mongole qui domina l'Empire du Milieu entre 1279 et 1368, et dont le fondateur, Qubilai-khan, reçut à sa cour les célèbres marchands vénitiens de la famille Polo. Dans cette galerie de portraits officiels figure en bonne place le grand-père de Qubilai, Tèmudjin, le rassembleur des nomades de la steppe, que les souverains mongols ont considéré comme le « Grand Patriarche » (*Taizu*) de la dynastie Yuan.

Réalisé par un artiste chinois après les conquêtes du grand khan, ce portrait du forgeron de l'Empire gengis-khanide n'est sans doute guère éloigné du modèle historique, même s'il a été stylisé comme presque toutes les peintures chinoises de ce genre. Tous les autres portraits ultérieurs — miniatures persanes de Tabriz, peintures chinoises ou illustrations européennes — ne sont que des interprétations dues à l'imagination des artistes, certains représentant le khan mongol sous les

traits d'un prince persan, ou même vêtu à l'occidentale, à l'image d'un monarque européen.

Arrêtons-nous devant ce carré de soie tendue où figure, tracé à l'encre et légèrement tourné sur la gauche, le portrait du conquérant mongol. Sa corpulence massive correspond assez bien au type souvent trapu des Mongols d'aujourd'hui. L'âge alourdit-il déjà la silhouette du souverain ? Le visage est plein, plutôt fort, le nez assez long et peu épaté, la bouche bien dessinée. Les cheveux grisonnent de même que les sourcils peu arqués, la moustache qui recouvre la commissure des lèvres et la barbe à la chinoise. L'homme, d'après les rides barrant son front assez haut, paraît une bonne cinquantaine d'années, mais l'artiste a pu chercher à rendre son modèle plus majestueux en le vieillissant quelque peu, peut-être même en le dotant d'une longue barbe de sage antique, car l'on sait le respect accordé en Chine à l'homme chargé du poids des ans, synonyme de savoir et d'expérience. L'oreille, dégagée du bonnet, possède un lobe très allongé, signe distinctif d'une grande sagesse puisque telle était, selon une tradition, la forme de l'oreille du Bouddha.

Témudjin est coiffé d'un bonnet de fourrure claire qui tombe sur sa nuque, comme en portaient à l'époque les nomades, et ses vêtements sont croisés à droite, à la mode chinoise. Ce détail a son importance : à l'instar des Européens pour qui seuls les « bons sauvages » portaient des plumes sur la tête, les Chinois ont longtemps considéré que les hommes qui fermaient leurs vêtements à gauche — c'est-à-dire à l'envers — ne pouvaient revendiquer le statut de « civilisés ». A leurs yeux, le fait que les nomades vivant au-delà de la Grande Muraille agrafaient leurs habits comme les femmes chinoises était un autre signe de la barbarie de leurs mœurs. On peut imaginer que le peintre de la Cour ait désiré flatter son modèle pour plaire à son commanditaire en corrigeant après coup sa mise vestimentaire. Mais on peut également concevoir

que le khan, connaissant les usages chinois et en contact permanent avec des conseillers et des techniciens militaires chinois ou sinisés, se soit vêtu à la mode chinoise sur la fin de sa vie.

Selon de rares témoignages, le conquérant mongol était de grande taille, robuste, ses cheveux étaient rares et gris, et il avait des « yeux de chat ». Datant de 1222, soit cinq ans avant la disparition du souverain, ces observations concordent assez bien avec le portrait conservé au Musée de Pékin, sauf les inexplicables « yeux de chat ». Est-ce à dire que le khan avait les yeux clairs et ronds d'un félin ? Ou encore qu'il ne cillait que fort rarement ? C'est évidemment invérifiable. Quoi qu'il en soit, et sans indiquer de particularité dans le regard de son modèle, l'artiste a représenté l'empereur les yeux fendus par la bride mongolique caractéristique des peuples d'Extrême-Orient.

Cette peinture fait partie d'une série de portraits officiels de souverains. Ouvrage de commande donc, genre qui, aujourd'hui encore, ne souffre guère de fantaisie : le portrait de Gengis-khan a déjà le caractère figé d'une photo anthropométrique de fiche de police. A première vue, il paraît peu expressif. Pourtant, à l'observer plus attentivement, on pourrait discerner dans le regard une indiscutable expression de gravité, d'autorité, voire de sévérité, d'une force puissante, mais tempérée par une évidente quiétude. La simplicité du vêtement, l'absence de parures ou de marques honorifiques ajoutent à la dignité de l'homme. C'est là presque le portrait d'un lettré confucéen sur fond de soie. En réalité, le portrait du khan nous en apprend davantage sur certains aspects propres de la société chinoise de l'époque que sur le modèle lui-même.